

# Célestin

Août 2020

Benoît R. Sorel

Texte révolutionnaire initialement publié dans *Le Creuset*, BoD, octobre 2019, 8€

Il y avait *Célestin*. Célestin de Puits-Fremont, plus précisément. La particule de son nom y était pour quelque chose, évidemment. Aurait-il pu exercer un autre métier ? Devenir docteur, devenir juge ou avocat, devenir ingénieur. Possible, mais non. La dernière option avait été assez rapidement rayée par Célestin. Il la laissait volontiers aux cousins, nombreux et matérialistes. Les basses branches de la famille. À eux les calculs et le cambouis, à eux le stress de produire toujours plus avec toujours moins. Son père avait été médecin, réputé, respecté, connu de tous dans la ville et jusqu'aux frontières du département. Même à Paris son nom n'était pas entièrement inconnu. Célestin avait toujours su que son père avait atteint des sommets dans son art. Qu'il était allé aussi loin que possible dans la perfection de l'art médical et que lui, son fils, ne pouvait pas emprunter ce même chemin sous peine de le ternir par des actes certes bons, mais pas exceptionnels. Face à la perfection, tout ne

peut être que médiocre. Un oncle était juge, mais son optimisme béat — son gauchisme béat comme pensait Célestin — lui avait fait douter de la noblesse de ce métier. Après tout, la justice était et demeurait soumise à l'idéologie dominante. Ayant compris cela, et constatant à quel point son père rassurait, calmait et soignait les gens par sa seule présence, par le ton de sa voix, par son regard calme mais dur comme l'acier signe du savoir ultime, Célestin s'était donc orienté vers la politique. L'art de parler aux gens, l'art de guider les gens. Le troupeau. Car noble est la tâche du berger. Célestin ne se sentait nullement supérieur aux autres : le berger est différent de la brebis, c'est tout. Il n'y a là aucun jugement de valeur. Aucune intention de hiérarchie, ni hiérarchie de savoir ni hiérarchie de pouvoir. Célestin avait donc fait son choix tout jeune adulte. Il lui avait été facile de rencontrer le maire de la ville, puis le député, le président du département et enfin le préfet. Tous ces braves hommes l'avaient chaleureusement accueilli, lui avaient montré les grands rouages de leur métier. Célestin avait trouvé sa place dans ce monde de salons feutrés et de réunions, et sa place l'attendait, oui, comme une évidence. Après avoir complété des études à « Sciences Po » — et survécu au gauchisme inhérent à cet établissement — il devint assistant parlementaire. Ces premières fonctions lui permirent de voir tous les mécanismes politiques en action. La défaite de son parti aux élections législatives fut l'occasion pour lui de rentrer au conseil d'administration d'une grande entreprise aujourd'hui internationale, dont le PDG était un vieil ami de son père, et ami proche de l'ancien député ainsi que du préfet. À ce stade, il lui fut proposé d'intégrer le cercle des « Architectes de Demain », association philosophique et philanthropique qui réunit les hommes de bonnes mœurs et socialement responsables. Si l'association se paraît de traits à la fois humanistes et mystérieux, et comportait quelques

règles ... intrigantes, ce qui avait le plus surpris Célestin était d'y trouver des hommes de tous bords politiques. Dans cette association, son mentor lui avait expliqué pourquoi et comment tous les partis se rejoignaient et, de là, comment il fallait exercer le pouvoir. Comment il fallait guider le troupeau. À Célestin il fut révélé que la politique, dans ses sommets, rejoint le mysticisme, le sacré, et que vice-versa il lui faudrait désormais, pour justifier ses actions politiques aux yeux du peuple, laisser supposer qu'elle était une œuvre sacrée. L'élu de la République était un être sacré. Les élections législatives se rapprochant, Célestin se présenta comme candidat avec le soutien de l'ancien député, lui aussi membre du cercle. Il fut élu et, en même temps qu'il se perfectionnait dans ses nouvelles fonctions, son mentor et les autres membres du cercle continuèrent à le guider dans l'acquisition des clés essentielles de la politique française. Désormais, Célestin comprenait que les connivences ne devaient jamais rien au hasard. Se regroupaient non seulement les élus de tous bords, mais aussi les journalistes, les éditeurs, les grands chefs d'entreprises de l'internet, de l'automobile, de la production électrique. Les magistrats et le corps médical étaient présents, les firmes agrochimiques aussi. Les assureurs et les banquiers évidemment. Le rôle de sa fonction lui était alors apparu dans toute sa clarté : user de ces connivences pour faire réussir ses projets politiques et, en retour, « contribuer » au maintien des connivences. Pour le bien de la France, d'abord et avant tout. Bon élève, Célestin accéda aux plus hauts grades de son association, qui était en fait une haute et longue échelle pour se hisser au-dessus de la masse. Voilà ce qu'il avait compris et mis en pratique : lui et les siens avaient le devoir de s'assurer mutuellement une liberté maximale. La liberté du berger n'était pas négociable ; le troupeau ne pouvait pas, même par son nombre, accaparer sans cesse le berger au point de ne plus

lui laisser aucune vie. Le mouton était fait pour obéir. Depuis de nombreuses générations il était éduqué ainsi. Il suffit de lui dire ce qu'il veut entendre et de lui montrer ce qu'il veut voir, pour pouvoir ensuite le guider n'importe où. Célestin jubilait, car ce que le troupeau veut voir et veut entendre, n'est rien d'autre que les idéologies créées de toutes pièces, inventées à partir de rien, par les siens en règle générale deux décennies plus tôt. Le bon peuple croit que ses centres d'intérêt sont les siens, alors qu'ils résultent d'un patient formatage en provenance de tous les domaines représentés au sein du « cercle des Architectes de Demain ». Célestin se contentait donc d'appliquer les directives de ses mentors, et ses comptes en banque se remplissaient d'argent. Et même s'il perdait des élections ses « amis » lui retrouvaient toujours une fonction ici ou là. Et surtout, il pouvait continuer à vivre sans côtoyer le peuple, sans partager sa promiscuité, son indigence, ses illusions, sa pauvreté. Conscient de tous les rouages du système, la voix de Célestin produisait maintenant auprès de ce peuple les mêmes effets que celle de feu son père. Sa voix descendait sur le peuple comme l'averse nourrit la terre asséchée. Ses paroles étaient telles une lumière qui lève les doutes, qui donne la direction à suivre et qui motive avec force. Et, délice suprême pour Célestin, rien ne remontait du peuple vers lui, car le peuple était à dessein divisé, à dessein mal éduqué, à dessein mal nourri, pour qu'il ne lui vienne jamais à l'esprit des arguments rationnels de contestation. Il était et demeurait en haut, intouchable car intouchable — et pur — dans les têtes du troupeau. Quelle brebis eut jamais à se plaindre de son berger ? Bientôt, il serait ministre, lui Célestin de Puits-Fremont. Oui. D'ailleurs il attendait, ce jour-là, le coup de téléphone du tout nouveau premier ministre, fraîchement nommé par le tout aussi fraîchement élu Président de la République. Le téléphone allait sonner, son heure était venue, il

allait être appelé et récompensé de ses nombreuses années en tant qu'instigateur et agent d'entretien de la fausse démocratie qui régissait la France depuis la mort du Général ! Oups, en tant que démocrate expérimenté et respectueux des institutions, voulait-il dire. Dans ses discours à la populace, plus il se référait au Général de Gaulle, plus sa cote montait. Il donnait à entendre, il donnait à voir, il faisait tout pour incarner l'ordre et la morale, la justice et la liberté, et avec ces mots le troupeau se laissait guider docilement. Ah ! Qu'il serait agréable de siéger aux conseils des ... mais ... quel était ce bruit ? Célestin quitta des yeux le téléphone qu'il attendait de voir sonner. Du bruit ? D'où cela venait-il ? On aurait dit ... des pierres qu'on traîne. Célestin se leva et regarda par la fenêtre de son bureau de député. Dehors, il faisait nuit, la rue était déserte. La permanence du député disposait d'un second bureau au deuxième étage. Il y monta, regarda encore dehors. Rien. Le bruit continuait. Comme des pierres qu'on traînait encore et encore. Régulièrement Célestin parvenait à entendre un raclement humide. Oui, comme de la boue, de la boue lourde et collante qui tomberait par terre. Splatch ! Puis le bruit de raclement de pierre reprenait. Le téléphone sonna ! Oh ! Célestin descendit à toute vitesse dans la cage d'escalier, en prenant conscience que les bruits venaient du rez-de-chaussée. Pourtant ses collaborateurs étaient partis dès dix-heures ce soir-là. Pas le temps d'aller voir, c'était certainement le premier ministre qui l'appelait. Un coup sourd résonna dans la permanence. Le rez-de-chaussée, la porte d'entrée ! On essayait d'entrer de force. Non, répondre au premier ministre d'abord ! Le téléphone. La France l'appelait ! Il décrocha. En effet, c'était Lui. Mais ces mots n'étaient pas ceux que Célestin attendaient. « Vous avez la télé ? Mettez la chaîne de votre région. » Il fallut quelques instants à Célestin pour comprendre. Sur l'écran allumé, il vit des journalistes

qui filmaient en direct un groupe de gens. Des maçons ? Munis de cagoules jaunes, de gants et de truelles, ils montaient un mur en parpaings. Deux posaient les parpaings, et quand la rangée était finie, un troisième jetait et étalait du mortier entre et sur les parpaings. Mais où cela se passait-il ? L'image était en gros plan et le journaliste discutait torchons et cuillères avec une quatrième personne encagoulée. Le Premier Ministre enchaîna. « Vous comprenez, Célestin, que dans ces conditions il m'est impossible de vous nommer... » Célestin n'écoutait plus. Ses yeux étaient rivés sur l'image, qui dézoomait enfin et montrait ... l'entrée de sa permanence en train de se faire murer ! De se faire murer ! Un homme encagoulé posa le dernier parpaing et déclara au journaliste : « Il avait promis juré qu'il défendrait le pays contre cet accord CETA avec le Canada, qui ruine encore plus notre agriculture. Mais il a voté pour. Nous, les Français qui travaillons et trimons, on n'en veut plus de ces menteurs. De ces beaux parleurs. De ces pleutres ! Élus à vie et qui passent d'un fauteuil à un autre grâce à leur clique de copains. Tous pourris ! » Célestin était livide. Il s'effondra sur son fauteuil, dont il prit conscience de la douceur et du moelleux du cuir vachette pleine fleur. De la rue une voix forte, portée par un mégaphone, retentit dans tout le quartier et dans la permanence. « Tu nous entends, Fremont ducon ? T'es fini ! T'as voulu ouvrir grand les frontières ? Et bien maintenant tu peux partir ! On sait que t'as une baraque dans ton paradis fiscal de l'île Maurice, on t'y a filmé, avec tous tes potes du gouvernement. On a mis ça sur Facebook ! » Du téléphone, le premier ministre demanda « Célestin, vous avez entendu ? Votre sacrifice nous sauvera Célestin. Merci ». Le téléphone se tût. Une violente explosion secoua la permanence, les vitres volèrent en éclat. Célestin, à genou, osa regarder dehors : les encagoulés venaient de mettre le feu à sa nouvelle BMW. Les jour-

nalistes étaient maintenant nombreux. Ils filmaient la scène. Puis la lumière d'un projecteur l'éblouit. Un journaliste lui demanda son avis — il était sûr d'avoir déjà entendu cette voix. Où ? Sa voiture ! En flammes. Putain de moutons ! Le populo ! Ça y est, il se rappelait : c'était au Cercle. Putain de journaliste ! Un membre du cercle. Célestin se recroquevilla sous la fenêtre. Soudain un projectile lui passa à deux centimètres au-dessus de la tête et vint s'écraser sur son bureau. Du mortier ? Ils lui jetaient du mortier ? Il rampa jusqu'au bureau et se releva en s'y appuyant. Ses mains, sa chemise et son pantalon étaient collants de mortier. Non, ce n'était pas du mortier. C'était ... de la merde ! Des bouses de vache. Mais qu'est-ce qu'il avait fait pour mériter ça ? N'avait-il pas toujours agi pour le bien de son pays ? Le mégaphone hurla : « Alors monsieur le député sénateur maire président de com'com élu régional chef de commission, vous nous avez pris pour des abrutis ? Des ignorants ? Mais on vous en veut pas. Non ! D'ailleurs on va vous donner une chance de nous éclairer encore une fois de vos lumières. Approchez à la fenêtre monsieur le député. C'est votre tribune, profitez-en. » Ah les cons, pensa Célestin. Ils me provoquent ! Ils veulent que je parle, en direct, couvert de merde ? Il gonfla sa poitrine à bloc. Je vais leur montrer, moi ! Je vais montrer à toute la France que leurs agissements de cette nuit sont une honte, un non-respect détestable de la démocratie et des institutions qui la font vivre. Oui, je vais faire d'eux de dangereux fous qui ne savent que détruire. Alors que la démocratie, c'est construire ! La France est la démocratie, la France est un pays qui construit son avenir, et non qui ravage comme ce soir. Va, lève-toi Célestin et parle, c'est la France qui t'attend. Célestin débordait de confiance. Il avait la légitimité — et la loi — pour lui. Et après ça, après le formidable retournement de situation qu'il allait opérer, il serait rappelé par le premier ministre. Oui, son des-

tin ne saurait être entravé par ces encagoulés braillards. Célestin gonfla encore sa poitrine, leva les bras et s'approcha de la fenêtre. Les caméras filmaient. Ce moment resterait dans l'histoire comme une formidable leçon de politique. « Cher concitoyens... » et le cocktail Molotov attira en plein dans sa face. Le député s'embrasa instantanément. Un second cocktail le transforma en torche humaine. Le mégaphone amplifia les hurlements de joie qui venaient de la foule d'en bas. Célestin, en effet, répandait pour la dernière fois sa lumière sur le bon peuple de France. Dans la rue, une foule immense de gens avançait, souriante, joyeuse, portant banderoles et pancartes. On pouvait lire dessus « Circum 40, nouveau monde, réalité, futur, nouvelle France. Nous n'acceptons pas les résultats de l'élection. Circum 40<sup>1</sup> ! » Aussi tragique que puisse paraître le destin de Célestin, il était peut-être préférable pour lui d'avoir partagé le destin des saucisses de barbecue. Dans le nouveau monde qui était en train d'émerger, les gens comme lui qui ne savaient rien faire d'autre que d'écraser les gens pour se hisser, qui ne savaient rien faire de leurs mains, dont le cerveau ne fonctionnait que pour assurer leurs intérêts égoïstes, Célestin aurait été un cas social sans espoir. Oui, un monde nouveau était en train d'advenir, lors de ce grand soir.

---

1 Cf. mon *Réflexions politiques*.